

Jean Hugo
LA NADIÈRE, 1947



©Catherine Lauthelin, Palais des Archevêques, Ville de Narbonne (Inv. 92.4.1)

Le Musée des Beaux-Arts de Narbonne conserve une gouache sur carton de Jean Hugo de 1947 acquise en vente publique à Monaco en décembre 1992, figurant, comme son titre l'indique, l'île et les maisons de pêcheurs de La Nadière, un îlot de l'étang de Bages, milieu naturel appartenant au complexe des étangs littoraux languedociens.

Nous envisagerons *La Nadière* successivement sous trois angles :

- L'artiste en 1948
- L'œuvre et son histoire
- L'artiste et son sujet.

L'artiste en 1947

Pas de mention d'un passage ou d'un séjour de l'artiste dans les environs de l'étang en 1947 dans les pages publiées de ses carnets, pas de connaissance ou d'ami avéré sur place, mais il aimait les Pyrénées-Orientales et la Catalogne pour la beauté de leurs paysages et le plaisir qu'il trouvait à les peindre.

L'après-guerre est une période active dans la vie et l'œuvre de Jean Hugo. Dans la vie : mariage en secondes noces avec une jeune Anglaise hébergée à Fourques en 1946 et naissance des premiers enfants (sept naissances entre 1946 et 1955). Dans l'œuvre : plusieurs dizaines de toiles et des centaines de gouaches chaque année, s'ajoutant au retour au théâtre et à l'illustration de livres précieux. En 1947, il est à Guernesey et à Paris en février avec Lauretta Nicholson-Hope, qui n'est pas encore son épouse, en juin à nouveau à Paris où il est d'une fête chez les Noailles dans leur hôtel particulier de la place des Etats-Unis, en juillet dans le Limousin :

Sur une route du Limousin, deux hameaux se suivent : l'Aumône et le Portefeuille. Après la Charité, s'il vous plaît, la bourse ou la vie. A l'ombre d'un châtaignier, une jeune fille en bleu tricotoit du rouge. A Châteauroux, dans la nuit chaude, on n'entendait que le bruit des billards.

Jean Hugo, *Carnets*. P27. 22.7. 1947).

En août, le voilà à Saint-Benoît-sur-Loire, en pèlerinage sur les lieux où vécut son ami Max Jacob, mort à Drancy en 1944, dont il illustre le *Cornet à dés* pour une édition de luxe chez Gallimard :

Dans la basilique, faisant pendant aux noms des morts de 1939-40 et 1944-46, une plaque de marbre noir : 5 mars 1944/ Max Jacob/le poète pénitent de Saint-Benoît/mort au camp de Drancy.

La rue de la poste s'appelle Max Jacob. On m'a montré la maison de Mme Persillard avec ses clochetons de tôle, ses dentelles de fonte, et ses broderies de brique, rue Orléanaise, à côté du café de la Ville.

Jean Hugo, *Carnets*. P27. 22.7. 1947. Mme Persillard est la dernière logeuse de Max Jacob.

Sur le plan artistique voici, s'ajoutant aux cent-treize gouaches du *Cornet à dés*, entre *Les mariés des Moulineaux* en 1946 et une *Vue de Martigues* en 1948, des *Ruines de Marseille*, un *Paysage anglais*, un superbe *Portrait de Lauretta*, deux gouaches de Saint-Benoit-sur-Loire : *Maison de Mme Persillard* et *Rue Max Jacob*. Notamment.

Outre les plages et les criques du Pays basque et de la Catalogne depuis 1928 et de la Bretagne à partir de 1931, Jean Hugo a souvent planté son chevalet devant les bords de mer ou d'étang des environs de sa Camargue : sur les plages et les ports de Palavas et de Carnon, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, dans la baie de Toulon.... pour suivre un vieux penchant pour la mer et ses rivages, pour les sujets portant à l'évasion, à l'apaisement, à l'oubli du quotidien, qui le tracassait comme tout le monde. Citons parmi de très nombreuses œuvres : pour la Catalogne un *Port* et une *Plage d'Estartit* de 1953 (huile sur toile 46.5 x 65.5 cm, Musée Paul Valéry de Sète), pour la Bretagne une *Baie des trépassés* de 1931 (tempera sur carton 24 x 33 cm, musée Fabre de Montpellier) ou un *Bateau en construction au Tréboul* de 1932 (huile sur toile 24.1 x 33.3 cm, Fondation Barnes de Philadelphie). Pour les parages de l'étang de Bages, j'insère ci-dessous, dans des manières bien différentes, des vues de Port-Vendres en 1947 justement (crayon sur papier, 16 x 22) et de Gruissan en 1954 (gouache sur papier 34 x 21 cm, collection particulière) avec, en contrepoint, une vue du Grau-du-Roi de 1949 (encre noire sur papier) :



Pas d'indication de sujet ni sur la gouache ni dans les mémoires publiés de l'artiste, mais il est annoncé clairement dans le catalogue de la vente de 1992 et facilement reconnaissable : La Nadière et son environnement sont uniques.

L'œuvre et son histoire

Gouache sur carton 12.5 x 20.3 cm. Signé en bas à droite : Jean Hugo.

Date : 1947 selon le catalogue de Monaco.

Titre, toujours selon le catalogue : La Nadière et la femme en noir (à confirmer par les carnets d'atelier de l'artiste, non accessibles pour l'instant).

Propriétaire depuis 1992 : Musée des Beaux-Arts de Narbonne Inv. 92.4.1

Mention au verso signalée dans le Catalogue Sotheby's de la vente de 1992 (non visible à Narbonne sur l'œuvre encadrée) : « Galerie Cardo 61 av Kléber Passy 08-45 »

Avant d'entrer dans le fonds du musée de Narbonne, l'œuvre fut la propriété successivement de deux collectionneurs désignés au catalogue : Hubert de Saint Senoch (qui l'acquiert vraisemblablement de cette « Galerie Cardo 61 av Kléber Passy 08-45 ») et Charles Hattaway (source : Catalogue Sotheby's Monaco. 4+6.12.1992).

Hubert de Saint-Senoch était un collectionneur proche de Jean Cocteau. On trouve en effet des portraits de lui par Denyse de Bravura fiancée de Marcel Khill, par Nora Auric épouse du compositeur, par Roland Caillaud ainsi que des pièces de mobilier dessinées à son intention par Christian Bérard, tous amis de Cocteau, et deux portraits du bel Hubert par Cocteau lui-même. Entre autres péripéties de sa vie mouvementée, HSS a accueilli en 1944 dans son appartement de la place de l'Etoile (où un peu plus tard un tableau de Dali sera endommagé par des balles de mitrailleuse) l'acteur Jean Marais sous la menace d'une arrestation suite au scandale d'*Andromaque*. Pas de mention d'Hubert dans les mémoires de Jean Hugo, du moins dans les extraits publiés de ses mémoires, mais on peut supposer qu'il l'a connu dans les années 1920 dans l'entourage de Cocteau.

La commune de Narbonne est propriétaire de l'œuvre depuis son achat en décembre 1992 pour la somme de 11 000 frs + frais, en même temps que *Zinnias dans un pot jaune*, une toile superbe de Jean Hugo de 1942.

Dans le dossier de l'œuvre au musée, un courrier du 18 août 1993 du Ministère de la culture au maire de Narbonne, signé Jacques Sallois, donne un avis favorable à l'acquisition, huit mois APRES l'acquisition « pour étoffer le fonds régional », ce qui range Jean Hugo, plus vendu et connu à l'étranger qu'en France, dans « le fonds régional ».

La gouache est conservée en réserve et sous verre, dans un encadrement de bois remontant à son acquisition par le musée. Elle en est sortie une fois, une seule, pour une exposition « Paysages narbonnais » au musée en 2009. Elle est mentionnée dans le catalogue de la vente de 1992 et dans *Musée d'Art de Narbonne, Dix ans d'acquisitions, dix ans de restaurations, 1995* (sans commentaire).

La Nadière est un petit îlot rocheux d'un demi-hectare de l'étang de Bages-Sigean, situé administrativement sur le territoire de la commune de Port-la-Nouvelle. Occupé depuis le milieu du 18^{ème} siècle, il a hébergé jusqu'à deux cents résidents permanents, et jusqu'à trois cents personnes pendant la saison des pantanes (des filets-barrages utilisés pour la grande saison de pêche à l'automne) et fut abandonné définitivement en 1946, juste avant sa figuration par Jean Hugo, en raison de la fréquence des submersions et de la réduction des temps de parcours entre la terre ferme et les lieux de pêche par les canots à moteur. L'association « Les Amis de La Nadière » a mené dans les années 1960, en partenariat avec la commune de Port-la-Nouvelle, une opération sans lendemain de réhabilitation de quelques maisons de l'île. Aujourd'hui, l'île et l'étang font partie du Parc naturel régional de la Narbonnaise. L'île est interdite d'accès pour des raisons de conservation de la vie sauvage.



L'artiste et son sujet

Le peintre est installé sur la berge ouest de l'étang, devant Port-la-Nouvelle, le regard dirigé sensiblement vers l'est c'est à dire vers la mer. Au-delà de la langue de sable qu'il a juste devant lui et du petit courant qui la divise, reconnaissable aux traces blanchâtres des remous, il aperçoit successivement un îlot sableux portant quelques barques dégrées, la Nadière précédée du peu d'eau qui la sépare du rivage, l'étang tout autour et surtout, en arrière-plan, les dunes boisées qui bordent cette partie de l'étang et le séparent de la mer, sous un grand ciel gris perle qui fait penser à un lever du jour.



Sur le sable, juste devant le chevalet, une paysanne dont la longue robe et le fichu noir encadrent un visage hâlé, dont la posture légèrement courbée et les jambes arquées dénotent au contraire les atteintes de l'âge et du climat humide et froid des rivages de l'étang. Sur la droite, de l'autre côté du courant, les faisceaux de longues perches plantées sur une avancée de terre noire repoussent le regard vers la gauche et vers la presqu'île dont on devine le rattachement à la terre, hors cadre. Le regard s'y pose un moment, le temps d'observer le contraste entre le blanc des perches, le gris clair du sable et le noir profond des six barques qui y sont échouées, s'attarde un moment sur ce motif qui aurait fait un sujet à lui seul, avant de se décider, sous l'injonction du peintre, à quitter ce havre pour traverser l'étang, se heurter à la masse austère du relief sur la rive opposée et revenir sagement aux habitations de l'îlot qu'il a survolées à l'aller.

Pas d'hésitation, l'artiste prend son client par la main et le conduit là où il l'entend, vers ces maisons de pêcheurs qu'il met au centre de sa composition, dont il détaille les façades, les portes et les fenêtres, les toits de tuiles roses, dont il signale l'abandon récent en figurant quelques murs ruinés sur la droite du hameau, dont il souligne la précarité en les noyant progressivement vers la gauche. Car au-delà d'un lieu, c'est une histoire que Jean Hugo nous présente, l'histoire poignante de trente ou quarante familles de pêcheurs qui ont construit patiemment leur village en charriant pierres et tuiles sur leurs barques, y ont vécu deux siècles et en sont chassées par le progrès. Le progrès c'est-à-dire la machine et l'industrie que le peintre rencontre partout à la sortie de la guerre, dont il dénonce l'invasion, dont il voit et prévoit les ravages sur un art de vivre ancestral dont il se fait le chantre.

La fidélité au sujet est une constante de ces années-là, les années d'avant- et d'immédiat après-guerre, dans l'œuvre de Jean Hugo. Avec la simplification imposée par la taille du papier et l'esthétique de l'artiste : il y avait peut-être ce jour-là moins de six barques sur la presqu'île et davantage de toits sur l'île. Mais les dispositions et les élévations au-dessus de l'eau des langues de sable, de l'île, des dunes à l'arrière-plan... sont rendues dans leur réalité. Mais le spectateur identifie immédiatement des dépôts de sable, les courants, le soulèvement du flot par le vent, les dunes et leurs sommets boisés, à l'avant cette femme de pêcheur ramenant son panier de coquillages et ces piquets que les hommes plantent sur le fond de l'étang pour signaler leurs filets et ramènent ensuite sur la berge pour les sécher au soleil. Tout cela en quelques coups de pinceau, c'est encore une particularité des gouaches de Jean Hugo : un trait pour une barque, un pour chaque piquet et un autre pour son ombre, une dizaine peut-être pour le personnage à l'avant-plan et une touche, une seule, pour chacune des fenêtres sur les maisons de l'île. Cette économie de moyens tenait à un truc : il peignait ses petites compositions sous une loupe à fort grossissement qu'il tenait d'une main et le pinceau dans l'autre.